

Colloque
« Ergonomie et amélioration
des conditions de travail en agriculture »
Rodez, 29-30 avril 1977

L'ergonomie se ressent encore de ses origines militaires. Suivant l'expression de A. Wisner, professeur de physiologie du travail au Conservatoire national des arts et métiers, « 60 % des recherches en Ergonomie sont consacrés à quelques centaines de cosmonautes et d'aviateurs, 30 % à quelques milliers de conducteurs de centrales nucléaires, chimiques ou autres, 8 % à quelques centaines de millions de travailleurs industriels, et 2 % à deux milliards d'agriculteurs ». Face à cette situation, le colloque de Rodez a été un événement, et cela pour trois raisons : il était consacré au travail agricole ; les chercheurs en sciences humaines y ont été nombreux et actifs ; enfin et surtout les travailleurs s'y sont fait entendre, en particulier les salariés agricoles. Cette réussite est à mettre au compte des organisateurs, J.-L. Cavalié et R. Pascal, de l'IRACT (Institut de recherche pour l'amélioration des conditions de travail, 39, allées Jules-Guesde, 31000 Toulouse, tél. (61) 53 02 35).

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler, pour commencer, ce qu'est l'ergonomie (il n'est pas déshonorant de l'ignorer, c'était mon cas il y a quelques semaines), d'autant moins que les écoles nationales des différents pays en donnent des définitions très nuancées. Pour la Société d'ergonomie de langue française, « *l'Ergonomie regroupe les connaissances de physiologie, de psychologie et des sciences voisines appliquées au travail humain dans la perspective d'une meilleure adaptation à l'homme des méthodes, des moyens et des milieux de travail* » [Wisner 1972]. Il y aurait beaucoup à dire sur cette notion purement psycho-physiologique, a-culturelle pour ainsi dire, de l'homme. Mais contentons-nous de retenir qu'il s'agit d'adapter le travail à l'homme et non l'homme au travail — A. Wisner a insisté sur ce point au cours de la discussion —, même si dans la réalité des faits c'est en général l'inverse qui se passe. La contradiction ainsi soulevée est au cœur du problème. Et ce n'est pas le moindre intérêt du colloque de Rodez que de l'avoir mise en évidence de façon éclatante.

On sait depuis longtemps que le revenu des agriculteurs, c'est ce qui reste lorsque tous les autres facteurs de la production ont eu leur part. Ce même caractère résiduel a été souligné en matière d'organisation du travail agricole : le travailleur doit s'adapter comme il peut à des conditions qui résultent de la prise en compte de toutes sortes de facteurs, sauf de lui-même.

Il va de soi que mettre fin à cette situation n'est pas seulement un problème de développement des connaissances objectives. L'ergonomie agricole est peu développée. Mais le serait-elle davantage que cela ne changerait pas grand-chose. Il y aurait même un risque, celui que le savoir ergonomique soit récupéré aux fins exclusives d'accroître la productivité. Or, c'est exactement ce qui s'est passé jusqu'ici. Une des conclusions les plus nettes du colloque est la suivante : la mécanisation de l'agriculture a profité à tous les partenaires sociaux, à la seule exception de ceux qui conduisent les machines. Le nombre de travailleurs consacrés à des tâches répétitives pénibles a diminué, mais non la pénibilité de leur travail. Celle-ci s'est même souvent accrue, du fait de l'apparition de facteurs nouveaux comme le bruit, la chaleur, les vibrations, les gaz et produits toxiques, etc. On conçoit l'amertume et la méfiance des travailleurs, et surtout des salariés agricoles, qui subissent directement cet envers du progrès technique.

L'aspect économique de cette exploitation — notamment le bas niveau des prix alimentaires, dont nous profitons tous, qui en résulte — est bien connu. Son aspect, disons, épistémologique, l'est moins. Or, c'est celui sur lequel on a le plus insisté au cours du colloque, et ce n'est peut-être pas le moins important. La tendance qui a longtemps dominé dans l'industrie était de faire du travailleur un exécutant pur (taylorisme). Mais, même dans les industries aujourd'hui les plus élaborées, il s'avère que le travailleur, de par sa situation et son expérience, possède un savoir qui lui est propre, sans lequel la production devient tout simplement impossible [Tort 1974]. Il n'y a pas d'exécutants purs, en agriculture moins que partout ailleurs. Il y a en revanche une volonté de déprécier et de nier ce savoir des travailleurs. Cette tendance (qui est le plus souvent inconsciente, c'est bien ce qui fait le plus problème) a chez nous des racines culturelles très profondes. Il n'est pas sûr, du reste, qu'il y ait sur ce point des différences significatives entre pays capitalistes et pays socialistes appartenant à l'aire culturelle européenne.

Il ne s'agit pas de nier l'apport des sciences du travail, qui permettent par exemple de détecter des nuisances ou des risques non perçus par les travailleurs eux-mêmes — qu'ils apprendront d'ailleurs vite à percevoir si on les en informe. Mais en réalité, et ceci est une conclusion à laquelle est parvenue spontanément l'ergonomie moderne [Tort 1974], la participation des travailleurs est indispensable à tous les stades de la recherche et de son application, et cette participation n'est possible que si les travailleurs sont pleinement informés et en mesure de suivre le déroulement de cette recherche. L'ergonomie doit s'engager pour être objective. L'ergonome ne peut plus être le spécialiste appelé à trancher du haut d'une compétence auto-proclamée. Il doit devenir un conseiller des travailleurs, dans le but de les aider à exprimer, formuler, quantifier et résoudre leurs problèmes de travail.

Il est intéressant que cette problématique soit aussi celle vers laquelle on tend en matière de conseil agricole. Une conception unilatérale du pro-

grès a été jusqu'ici imposée aux agriculteurs par des voies diverses (organismes de vulgarisation et de gestion, vendeurs de matériel et de produits). Les « gros » agriculteurs ont été les premiers à réagir par la création des CETA (Centres d'études techniques agricoles), mais sans vraiment remettre en cause l'orientation productiviste dominante (ce jugement serait d'ailleurs à revoir actuellement). Aujourd'hui, des agriculteurs de plus en plus nombreux osent cette remise en cause. C'est qu'en effet l'envers du progrès pèse de plus en plus lourd, alors que ses bénéfiques s'amincissent. Aux nuisances et risques physiques nouveaux consécutifs à la mécanisation sont venus s'ajouter toute une série de facteurs d'accroissement de la tension nerveuse, signalés en particulier dans les exposés de H. Bourreau et M. Salmona : endettement, afflux d'informations de plus en plus difficiles à contrôler, contraintes de vigilance liées à la gravité croissante des erreurs¹, à la vitesse croissante d'exécution des tâches, à la réduction des temps morts servant de pauses, etc. Les dépressions nerveuses, qui étaient encore l'exception il y a quelques années dans l'agriculture, n'y sont plus rares. Il apparaît de plus en plus clairement que la course irréfléchie à la productivité mène à une impasse. Plusieurs groupes d'agriculteurs aveyronnais ont entrepris depuis quelques années une réflexion collective pour rechercher un meilleur équilibre entre rendement économique et conditions de travail — ce qui les conduit à remettre en cause bien des idées reçues (cf. exposé de A. Bernat *et al.*).

Tout cela n'épuise évidemment pas la substance des 37 exposés du colloque et des discussions qui les ont accompagnés. Il faudrait par exemple se demander pourquoi l'ergonomie forestière donne lieu à davantage de travaux, semble-t-il, que l'ergonomie agricole proprement dite. Il faudrait rappeler que l'agriculture reste le métier le plus meurtrier de tous, avec le bâtiment et les travaux publics. Il faudrait souligner l'avance d'un pays comme la Suède, avancé qui n'est certainement pas sans rapport avec l'histoire socio-politique de ce pays. Personnellement et naïvement, je me demande aussi pourquoi, alors que tant d'études ont été consacrées aux sièges des tracteurs, on n'a apparemment jamais songé à étudier leur conduite en position debout, bien que celle-ci soit spontanément adoptée dans certains cas (tassement du fourrage en silo ; cf. exposé de N. Sée) et bien qu'un poste de conduite où le conducteur pourrait à volonté s'asseoir ou se tenir debout permette peut-être de réduire l'incidence des chocs et des vibrations sur la colonne vertébrale. Il y aurait bien d'autres questions encore. Mais cela n'est pas un compte rendu objectif. (Les personnes intéressées peuvent s'adresser à l'IRACT pour un résumé des communications, en attendant la publication des Actes du colloque. Les discussions elles-mêmes ont été enregistrées.) Ce que je voudrais dire pour conclure, c'est que ce colloque sur le travail agricole nous pose une grande question, à nous ethnologues et historiens : celle du rôle social de notre travail.

Nous sommes tous plus ou moins résignés, en effet, à ce que nos recherches n'aient pas d'utilité sociale réelle — on ne voit pas, par exemple, en quoi l'anthropologie a contribué à l'élaboration des projets politiques actuellement

1. Voir dans R. DUMONT et F. de RAVIGNAN (1977 : 99) l'histoire de ce poulailler où la ventilation électrique ne doit pas s'arrêter plus de deux heures sous peine de mort par asphyxie de 16 000 poulets ! Le jour où le groupe électrogène de secours tomba en panne, l'exploitant vieillit de « plusieurs années ».

à l'étude en France. Il est vrai que l'autre perspective qui nous est proposée, celle d'une récupération par les hiérarchies en place, n'a rien pour nous séduire. Mais n'avons-nous vraiment pas d'autre choix que cette indépendance stérile sur le plan social ou une servilité stérile sur le plan scientifique ? Pourquoi sommes-nous à ce point absents d'un domaine pour nous aussi fondamental, sur le plan scientifique comme sur le plan social, que celui du travail agricole ?

François SIGAUT

OUVRAGES CITÉS

DUMONT, René et François de RAVIGNAN

1977 *Nouveaux voyages dans les campagnes françaises*. Paris, Éd. du Seuil.

TORT, Bernard

1974 *Bilan de l'apport de la recherche scientifique à l'amélioration des conditions de travail*. CNAM, Laboratoire de physiologie du travail et d'ergonomie (Rapport n° 47).

WISNER, A.

1972 *Textes généraux sur l'ergonomie, « 1969-1971 »*. CNAM, Laboratoire de physiologie du travail et d'ergonomie (Rapport n° 24).